

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois 6 f. » c.

Trois mois 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 25 Janvier 1862.

GRAND - THÉÂTRE.

Hier le Grand-Théâtre a donné la première représentation de *Gil-Blas*, opéra-comique en 3 actes et un prologue. Le nom de l'auteur des paroles m'échappe en ce moment; c'est, si je ne me trompe, M. Michel Carré. Le fait au surplus est peu important, car chacun sait qu'en pareille matière nous avons pris en France, depuis longtemps, la mauvaise habitude de regarder le *libretto* comme à peu près insignifiant et de le considérer comme un simple prétexte à la science, aux hardiesses du compositeur. — La partition nouvelle est de M. Th. Semet. — M. Semet n'est pas tout à fait un inconnu, son bagage musical compte déjà quelques succès, et *Gil-Blas* est sans doute destiné à lui faire franchir ce passage difficile qui conduit un auteur ignoré la veille à la popularité du lendemain. — Il ne s'agissait pas seulement d'une première représentation, il y avait de plus dans cette soirée l'attrait du nom de M^{lle} Juliette Borghèse, au bénéfice de laquelle *Gil-Blas* était donné, et qui rem-

plissait dans la pièce le rôle principal. Aussi je laisse à juger combien il y a eu plus d'appelés que d'élus, et que tous ceux qui ce soir-là se sont rendus au Grand-Théâtre pour avoir la primeur du nouvel opéra n'ont pas été satisfaits dans leur attente. Pour ma part, n'ayant aucun fauteuil commode à ma disposition j'ai dû renoncer, pour cette fois du moins, à tout entendre, de manière à pouvoir formuler une opinion consciencieuse. De plus patients que moi ou mieux placés m'ont appris le succès, et pouvaient en être autrement. N'avons-nous pas au bénéfice de Renard entendu M^{lle} Borghèse chanter la romance de *Gil-Blas*? Les applaudissements qui l'accueillirent alors n'étaient-ils pas le gage certain du triomphe qu'elle remporte aujourd'hui.

M^{lle} Borghèse a su tout d'abord s'imposer au public et conserver sur lui l'empire qu'elle avait conquis; comme chanteuse et comme comédienne, elle s'est placée au premier rang. Ce n'est pas sans doute un de ces *contr'alto* semblables à ceux que nous avons entendus si souvent n'ayant dans l'organe rien de féminin et de délicat, hommes plutôt que femmes. Sa voix, tout en ayant l'ampleur qu'exige l'emploi, a cependant cette douceur pénétrante, cette délicatesse

intime qui fait le charme de la voix d'une femme.

La seconde représentation de *Lucrece Borgia* a dissipé tous les doutes que pouvait laisser subsister la première audition. — C'est de la vraie, belle et grande musique, et les artistes qui l'interprètent sont à la hauteur de la tâche.

Certain proverbe dit que de l'habitude naît la satiété. Ce proverbe, qui peut être vrai quelquefois, reçoit en ce moment un démenti formel de la part de notre public qui applaudit comme au premier jour M. Sivori.

Cet artiste ne devait nous consacrer que deux ou trois soirées, le voilà à son neuvième concert, et, loin de diminuer, l'empressement de la foule semble s'accroître chaque fois que Sivori doit se faire entendre. — Quant à l'enthousiasme que provoque chacun de ses morceaux, nous renonçons à le dépeindre. Ce sont des applaudissements, des trépignements, des bravos qui ne cessent que pour recommencer et ne finissent qu'après deux ou trois rappels successifs. — Nous le répétons, le talent de M. Sivori est des plus variés. Nul ne sait mieux que lui faire rire ou pleurer son violon, inspirer la tristesse ou exciter la gaieté de son auditoire. Il faut avoir entendu *la Mélancolie*, *le Carnaval de Cuba*, pour

FEUILLETON DE L'ENTR'ACTE LYONNAIS.

du 26 Janvier 1862.

LES LUNDIS DE JACQUES.

V.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Le remords me tenait éveillé.

Non-seulement le remords, mais encore quelque chose d'inconnu, comme un retour sur moi-même, comme une bonne et courageuse pensée qui me germait dans le cœur.

Le lendemain au soir, en revenant du cimetière, je me dirigeai machinalement vers la demeure de la veuve.

C'était une maisonnette située du côté de Sainte-Adresse, avec un jardinet par devant, un assez vaste potager par derrière, une haie vive à l'entour.

La porte était fermée. Pas un bruit, personne.

Sans trop savoir pourquoi, je passai à travers la haie, je me promenai dans l'enclos, en attendant Madeleine.

Madeleine, c'était la veuve au pauvre Jean-Marie.

Un peu plus tard, comme elle ne paraissait pas, comme la nuit venait, j'allai m'asseoir sur le seuil, où, sans penser à rien, je me mis à tirer quelques fétus de paille qui passaient au-dessous de la porte.

Bientôt, éprouvant une certaine résistance, je remarquai que tout le contour de la porte était tamponné de paille.

Je me relevai pour regarder au trou de la serrure, la serrure était bouchée.

De plus en plus surpris, j'allai à la fenêtre.

Tout à l'entour de cette fenêtre, des hardes formaient bourrelet comme pour intercepter le moindre courant d'air.

Devant les vitres, un épais rideau.

A travers ce rideau, comme la nuit devenait plus sombre, je crus distinguer de vagues lueurs, Au-dessus de la cheminée, pas de fumée.

Un terrible soupçon me traversa l'esprit; je me ruai contre la porte et, d'un seul coup, je l'enfonçai. C'était une inspiration du ciel; elle ne m'avait pas trompé.

Dans toute l'étendue de la chambre hermétiquement close, des réchauds remplis de charbons ardents.

Sur la couchette, Madeleine évanouie, avec la petite Jeanne à demi asphyxiée entre ses bras.

Une pauvre fillette de douze ans!

En un clin d'œil, je m'empressai de jeter au dehors les réchauds, de déboucher toutes les issues, de raviver la fille et la mère.

Madelaine enfin rouvrit les yeux, me regarda, stupéfaite et béante.

— Malheureuse!... vous avez voulu mourir!

se figurer à quel point Sivori a poussé son art.

M. Sivori n'a pas voulu rester indifférent aux souffrances qui pèsent sur notre classe ouvrière ; il a fait l'abandon de la part lui revenant sur la recette de mardi dernier.

C'est là un acte qui honore M. Sivori, mais qui ne surprendra personne, car presque toujours la charité s'allie au talent.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Bénéfice de M. Dupré. — *Gaëtana*.

Avez-vous lu Barruch ? demandait Lafontaine à tous ceux qu'il rencontrait. Irez-vous voir *Gaëtana* ? telle est la question que depuis deux jours on s'adresse à Lyon. Tout le monde sait quelle chute éclatante a éprouvé au théâtre de l'Odéon le drame de M. About, comment cette œuvre, ni pire, ni meilleure que tant d'autres qui sont arrivées à leur centième représentation, a dû être retirée de la scène en présence des manifestations de colère presque furieuses qu'elle soulevait de la part d'un public exalté jusqu'à la frénésie. On sait aussi que cette tempête de baros et de sifflets était dirigée bien plus contre l'auteur que contre la pièce, et qu'au fond de tout cela il y avait une question politique plutôt que littéraire. — Aussi l'administration de nos théâtres, toujours à l'affût de ce qui peut plaire au public, s'est-elle empressée de monter avec une célérité qui tient du prodige *Gaëtana*. Trois semaines ne se sont pas écoulées depuis la première représentation, à l'Odéon, de *Gaëtana*, il y a huit jours seulement que la brochure est mise en vente, et aujourd'hui cependant nous pourrions, à Lyon, ratifier ou casser l'arrêt porté par les spectateurs parisiens. Quel sera le résultat, pour M. About, de cette épreuve ? Nous l'ignorons, mais ce ne

— J'ai voulu rejoindre Jean-Marie !

— Dieu défend le suicide !

C'était la première fois, depuis bien longtemps, que le nom du bon Dieu me revenait à la bouche.

En ce moment-là, Jeanne qui avait recouvert la parole, jeta son petit bras au cou de Madeleine en l'appelant : Ma mère !...

Ce mot, ce cri lui donna bien plus de repentir encore que ma belle phrase.

— Ma fille ! — s'écria-t-elle en l'étreignant sur son sein, en la couvrant de baisers et de larmes, — mon enfant !... ma pauvre enfant !... Oh ! pardon, mon Dieu, pardon !...

Mais après ce premier mouvement :

— Comment l'élever, — dit-elle, — comment la faire vivre !

— N'avez-vous pas cette maison, cet enclos ?

— Qui le cultivera maintenant que Jean-Marie n'est plus là !

— Moi, — répondis-je comme soufflé par un

serait pas la première fois que la province infirmerait l'opinion de la capitale. On a dit que *tout le monde* avait plus d'esprit que Voltaire, pourquoi la province, c'est-à-dire la France entière n'aurait-elle pas plus de bon sens, ne serait-elle pas meilleur juge que Paris ?

Le bénéfice de M. Dupré a eu le malheur d'arriver en temps inopportun, c'est-à-dire au beau milieu du succès des *Intimes*, succès qui prend les proportions d'un événement, au grand contentement de la direction, qui encaisse de belles recettes, et des artistes qui récoltent ample moisson de bravos. — Cela est fâcheux pour le bénéfice, car, parmi les quatre pièces qui le composaient, il en est une surtout intitulée *Onze jours de Siège*, qui d'un bout à l'autre est pétillante d'esprit et du meilleur. — L'analyse en serait longue ou plutôt difficile, car c'est une petite comédie, qui vaut surtout par les détails ; elle perdrait à être racontée et gagnerait à être vue.

M. et M^{me} D'Herblay se trouvent à leur aise dans ce milieu d'esprit et de grâce, que l'auteur leur a dessiné dans les deux personnages de Laurence et de Roquefeuille ; ils disent bien, et rien de ce qui est intention fine et délicate n'est perdu grâce à eux. — MM. Henri et Casimir et M^{lle} Defreysolle ont aussi droit à notre éloge, et c'est avec plaisir que nous le leur décernons.

Une Dette de Jeunesse, comédie en un acte, a été pour MM. Dorsay et Laty l'occasion de se montrer comédiens intelligents et habiles, et ils ne sont pas gens à la laisser échapper.

Le spectacle commençait par une bouffonnerie musicale les *Contrabandistas*, dans laquelle M. Octave jouait le rôle qu'il a créé à Paris avec un succès de cent représentations ; ce contre-

esprit invisible, — je travaillerai chaque dimanche ici, pour vous, comme il travaillait lui-même.

Elle me regarda, toute émerveillée.

Je poursuivis :

— Et si vous trouvez que ce n'est pas suffisant... eh bien ! je vous donne aussi le lendemain, et chaque lundi soir, fidèlement, religieusement, je vous en apporterai le salaire ?

— Mais pourquoi ?...

— Parce que... parce que je devais de l'argent à votre mari, parce qu'il faut que je paie ma dette.

— Je ne sais si je dois croire, accepter...

— Oui... pour votre fille !

Madeleine se laissa convaincre, et, sans discuter davantage, elle accepta.

C'est moi qui étais content !

A partir de ce jour-là, plus de bamboches, plus de guinguettes... Mais aussi plus de remords, et, par-dessus le marché, la douce satisfaction

bandier de contrebande a été accueilli aux Célestins comme au Palais-Royal. M. Octave y est étourdissant de verve et de comique, et si nous ajoutons que c'est M. Lamy qui lui donne la réplique, il n'en faut pas davantage pour faire comprendre que tout le temps qu'ils sont en scène le rire ne tarit pas.

On a repris en même temps le *Gamin de Paris*. Cela nous reporte à l'époque où Bouffé était considéré par tous comme le premier comédien de France. Quels succès et quelles admirations ! Quiconque eut essayé d'élever le moindre blâme contre l'acteur adoré eut été certainement honni et conspué. Bouffé est mort pour la scène ; qui songe à lui ? personne, si ce n'est les vieux amateurs, les amants du passé qui se trouvaient l'autre soir au premier rang pour contempler l'étrange audace de M^{me} Lamy venant remplir un rôle de Bouffé ! Et voyez ce que peut le talent ? Le souvenir de Bouffé, si puissant à Lyon, a pâli devant cette audace sûre d'elle-même. M^{me} Lamy a été victorieuse sur toute la ligne, sa renommée y reçoit une nouvelle consécration, elle nous a étonné nous-mêmes ; nous qui la connaissions si bien et l'admirions si franchement. Ce rôle, où l'émotion succède au comique, où les larmes le disputent au rire, a été rendu par elle dans toutes ses nuances d'abandon et de sensibilité avec un tact et un goût parfait. C'était peut-être un autre gamin de Paris que celui dont Bouffé a fait un type ; mais l'épreuve n'en était pas moins vraie et moins bien réussie.

Nous nous faisons un plaisir et un devoir d'annoncer le prochain bénéfice (le 31 janvier) de deux artistes qui n'ont rencontré à Lyon que des sympathies unanimes et méritées. Elles se

d'avoir fait mon devoir et de me sentir utile à quelqu'un.

Chaque dimanche, dès quand l'aube, j'arrivais à l'enclos ; je labourais, je semais, je plantais, je sarclais, je récoltais, et, quand il me restait du temps, j'allais vendre aux environs l'excédant des produits du jardin.

L'hiver, c'était des réparations à la maisonnette ou au mobilier, un fagot à ramasser dans la forêt, ou bien encore un peu de poisson que je m'en allais pêcher en rade.

Mais tout et toujours pour la veuve à Jean-Marie. Je lui appartenais ce jour-là corps et âme.

De même quant à mon salaire du lundi. Je n'y ai jamais manqué, Dieu m'en est témoin, et si le pauvre Jean-Marie a pu me voir, il doit m'avoir pardonné.

(La suite au prochain numéro.) Ch. DESLYS.

traduiront ce jour-là par un empressement à venir leur en donner un nouveau témoignage. Nous voulons parler de MM. d'Herblay et Tony Seiglet. On nous promet à cette occasion un drame historique à grand spectacle, en 5 actes et 11 tableaux, *la bouquetière des Innocents*. — Cet ouvrage, si la censure l'eût permis, se serait appelé *les Mystères du Louvre*, mais sous ce titre affriolant, pouvait se cacher bien des choses compromettantes. On se permettait autrefois sous le nom de légèretés et de faiblesses des actions que la morale aujourd'hui qualifie autrement. Jugez-en. Ce drame embrasse l'époque singulièrement fertile qui part de l'assassinat de Henri IV et se termine à la mort du maréchal d'Ancre.

Ce sera donc une belle soirée, et si l'espace ne nous manquait, nous aimerions à énumérer dès à présent les titres nombreux qu'ont ces deux artistes à l'estime du public, mais ce n'est que partie remise à notre prochain numéro.

CH. MAURIS.

CONCERTS.

Les concerts abondent dans cette saison. Sans parler des spectacles-concerts donnés au Grand-Théâtre, par M. SIVORI, et dont le compte-rendu entre dans les attributions de notre chef de file, M. Ch. Mauris, nous avons eu, le dimanche 12 janvier, la matinée musicale donnée par la Fanfare lyonnaise, qui avait attiré une affluence telle que l'Alcazar malgré son immensité avait peine à la contenir. Il ne pouvait, du reste, en être autrement; la réputation de la Fanfare lyonnaise, celle des artistes qui lui prêtaient leur concours, et les richesses du programme, tout contribuait à séduire la foule. — M. Melchisedec a obtenu une ovation des mieux méritées, et une magnifique couronne lui a été décernée. — Un tout jeune violoniste, M. Luigini fils, âgé de 12 ans, s'est fait vivement applaudir dans un air de Danclas. Cet enfant promet de briller un jour au premier rang. — M. Alexandre Luigini a exécuté sur le piston des variations comme lui seul en sait moduler. On croirait impossible de tirer des sons aussi doux d'un instrument naturellement aigu.

Trois Sociétés chorales, l'Union Chorale, le Cercle Choral Lyonnais et l'Harmonie Gauloise, prêtaient leurs concours à cette solennité. Réunies sous la direction de M. Pontet, elles ont exécuté plusieurs morceaux à la satisfaction générale, et notamment *la Retraite* de L. de Rillé, qui a été bissée.

Quant à la Fanfare Lyonnaise, on a déjà tant de

fois fait son éloge que nous ne savons comment exprimer l'admiration et l'enthousiasme qu'elle a provoqués dans l'exécution des ouvertures de *Zannetta* et de *Guillaume Tell*, et surtout dans la *Bénédiction des Poignards*, des *Huguenots*. Une bonne partie de ce succès revient à M. Joseph Luigini, dont l'habileté a su faire de la Fanfare Lyonnaise la meilleure de France.

L'intéressant concert annuel donné par les jeunes aveugles des deux sexes de l'institution de Lyon, aura lieu le dimanche, 25 février, à 7 heures 1/2, dans la salle du Cercle Musical, quai Saint-Antoine, 31.

Tout le programme sera exécuté par lesdites élèves bénéficiaires. M. Penavaire veut bien prêter le concours de son talent.

Les personnes qui s'intéressent à cette grande œuvre, trouveront des billets chez MM. les marchands de musique, au Cercle Musical, et à l'Institution, rue Tronchet, 50, à gauche du cours Morand, aux Brotteaux.

Jusqu'à l'époque du concert, les classes ne pourront pas être visitées les mercredis, de 3 à 4 heures,

F. B.

PALAIS DE L'ALCAZAR.

Chaque samedi notre population se porte en foule dans ce merveilleux séjour qu'on appelle Alcazar. Là se donne rendez-vous l'élite de notre fashion, et pendant quelques heures on oublie les soucis du bureau ou du comptoir pour se livrer aux plus joyeux ébats.

Le dernier bal surtout a été d'une grande magnificence, et offrait le plus séduisant coup d'œil par la variété et la richesse des costumes qui se mêlaient aux plus somptueuses toilettes.

Parmi les nouvelles compositions qui forment le répertoire de cette année, il en est quelques-unes qui sont bissées chaque fois qu'elles sont exécutées, ce sont principalement *le Duc de Byzance*, quadrille avec chant; *Balle-Franche*, *les Gondeliers*, etc. A côté de ces œuvres signées des maîtres du genre on applaudit et bisse encore, *la fête d'Oullins* quadrille de Dancre, le chef d'orchestre de l'Alcazar, qui y a déployé les belles qualités qui le distinguent comme compositeur.

CIRQUE FRANCONI.

Toujours le même empressement de notre population pour se rendre aux représentations équestres de M. Bastien Franconi. C'est que, aussi, les artistes semblent être doués d'un talent tou-

jours nouveau. On est tout surpris de trouver chez eux de nouvelles qualités à apprécier quand on croyait connaître à fond leur talent.

M. Bastien Franconi vient de monter des grandes pantomimes équestres et militaires. Il ne pouvait mieux servir le goût d'une grande partie de notre population, et le succès qu'ont obtenu *Napoléon à la veille de la bataille d'Austerlitz* et *Fra-Diavolo*, prouve la vérité de cette assertion.

M. Bastien Franconi a voulu mêler son offrande à celles qui arrivent de tous les côtés de la France pour soulager nos malheureux ouvriers, qu'une si longue stagnation des affaires réduit à la misère la plus profonde. Dans ce but il a organisé une représentation des plus attrayantes dont le produit sera consacré aux ouvriers sans travail. Espérons que son appel sera entendu, et qu'une recette abondante viendra grossir les listes de souscription!

Merci à M. Bastien Franconi de sa généreuse initiative. Il en sera, sans doute, récompensé par de nouveaux suffrages de notre public, qui sait toujours apprécier le bien.

F. BOLLY.

L'HÉRITAGE DE TANTALE.

I.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

M. Tribert n'eut pas donné pour beaucoup la satisfaction qu'il éprouvait, et ce fut à regret qu'il se décida à regagner la ville.

Mais pendant qu'il achevait de copier le huitain consacré à l'événement, il vit tomber des gouttes d'eau sur son papier. En levant les yeux, il aperçut une longue bande de ce bleu trouble et nébuleux qui annonce une perturbation atmosphérique. Des brisures fulgurantes traversant les nuages, confirmèrent les indices fournis par l'état du ciel.

— Je sentais cela, fit tranquillement le voyageur, mais Charles-le-Téméraire vaut bien une averse.

Il serra son album, boutonna son habit et se remit en selle en imprimant à sa monture une allure assez convenable.

Cependant, il n'avait pas regagné la route, que les gouttes de pluie s'étaient changées en averse. Il donna de l'éperon. Au même moment, la marge nébuleuse, d'où sortaient des éclairs, s'allongea, s'étendait et débordait en flots ardoisés en versant une de ces pluies diagonales qui ressemblent à des cataractes. Les éclairs jaillissaient en gerbes serpentines, et les éclats de la foudre faisaient trembler le sol. Eperdu et aveuglé, le cheval

n'obéit bientôt plus à la main qui cherchait à le maîtriser. Il partit comme une flèche à travers les champs et les haies, emportant son cavalier cramponné des deux mains à la crinière.

Un coup de foudre qui vint briser un arbre à dix pas de l'animal, le mit en démente. Il se dressa de toute sa hauteur et tournoya sur lui-même au bord du large fossé qu'il cotoyait. Cheval et cavalier allaient rouler dans l'abîme, lorsque, par un renversement de toutes les probabilités, ils se trouvèrent rejetés en sens inverse dans une terre fraîchement labourée.

Une main vigoureuse et adroite avait fait pivoter l'animal qui se trouva aussitôt encapuchonné dans les plis d'un vêtement.

On sait l'effet que produit l'obscurité sur les animaux. Le cheval s'arrêta court et se laissa docilement entraîner.

Quelques secondes ne s'étaient pas écoulées que cheval et cavalier se trouvaient en sûreté sous un hangar.

Malgré son flegme, M. Tribert était passablement défait.

— Sans vous, dit-il à son guide qu'il distinguait à peine, c'était fini, vous m'avez tout simplement sauvé la vie.

— Ou épargné une fracture, répondit en riant son interlocuteur.

— C'est encore quelque chose. Un bras ou une jambe a son prix.

— Assurément, mais vous connaissez le proverbe, souvenez-vous-en à l'occasion.

— Je me souviendrai surtout de celui qui m'en a fait profiter.

— Je ne m'y oppose pas, mais venez vite, vous sortiriez de l'étang St-Jean, que vous ne seriez pas plus trempé.

Poussant une porte intérieure, le guide de M. Tribert l'introduisit dans une grande chambre d'origine et de construction rustiques, mais dont les arrangements avaient transformé les dispositions. Un lit à rideaux blancs, des chaises, une table, une armoire de noyer, des tablettes drapées de rideaux de lustrine verte, qui laissaient entrevoir des livres, des cartes encadrées suspendues aux murs, des lithographies d'après de bons tableaux, une gravure des Sybilles de Raphaël étaient rangées symétriquement au trumeau d'une vaste cheminée rurale industrieusement modifiée. Sur la tablette, deux vases de terre cuite vernissée dont le bon marché n'excluait pas l'élégance plastique, se couronnaient de fleurs artistement nuancées. Ils flanquaient une grande pendule en écaille incrustée, dont les arabesques,

les spirales de cuivre et les guirlandes se terminaient en cul-de-lampe. Un amateur aurait reconnu la main du XVII^e siècle, et aurait donné un bon prix de cet objet de luxe qui semblait égaré là. Sur le sol revêtu d'un carrelage, étaient dissimulés quelques tapis de jonc. Enfin, d'un côté de la grande et unique fenêtre de la pièce, était un métier de brodeuse; de l'autre, une table de noyer couverte de papiers et de livres.

M. Tribert vit tout cela d'un coup-d'œil et pendant que son introducteur, après avoir ravivé un feu tisonnant, était allé dans une pièce voisine chercher des habits.

— Il faudra que vous endossiez mes vêtements pendant que les vôtres sécheront, et pour vous mettre plus à l'aise, je vais aller chercher la famille, qui doit s'inquiéter de ne pas m'avoir encore revu.

— Par ce temps! fit M. Tribert.

— L'orage s'apaise, le bruit de la foudre diminue; ce n'est plus que de l'eau, et je ne vais qu'à deux pas, presque à pied sec.

Un quart d'heure après, la porte s'ouvrit, livrant passage à trois personnes.

C'était d'abord l'hôte du voyageur qui donnait le bras à une femme de soixante ans environ, et dont les regards vagues et la démarche hésitante expliquaient les attentions dont elle était l'objet.

Son conducteur, le sauveur de M. Tribert, était un jeune homme d'une physionomie heureuse, de belle taille, et dont la mise attestait d'autres occupations que celles de la population du quartier.

La marche était fermée par une jolie personne portant ce costume intermédiaire qui rend les classifications difficiles: quelques accessoires de moins ou de plus, et il devient l'indice de conditions différentes. La façon de le porter et la tenue compliquent encore de leurs nuances les difficultés de l'induction.

M. Tribert avait opéré sa transformation et étalé ses hardes en face du brasier.

— Si Gilbert vous a rendu un bon office, dit la brave femme en s'asseyant à tâtons sur la chaise que lui avança la jeune fille, en revanche il vous a donné un assez pauvre gîte.

AMÉDÉE AUFAYVRE.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE DES THÉÂTRES DE PARIS.

OPÉRA-COMIQUE. — *Jocrisse*, opérette de M. Gautier, peut plaire comme accessoire, mais elle ne fera pas le fond d'un spectacle fructueux pour

l'administration de l'Opéra-Comique, la musique est gentille, les situations burlesques, les lazzi d'un goût un tout petit peu équivoque; son nom devrait être les *Jocrisses*, il y en a plus d'un. *Jocrisse*, Sainte-Foy amuse dans ce rôle, ainsi que Lemaire dans celui de Duval, M^{lle} Balby chante bien le couplet, Ponchard est un artiste que d'autres emplois ont su faire apprécier.

THÉÂTRE-LYRIQUE. — *Jaguarita*, avec Marie Cabell, cette artiste si estimée et surtout si populaire, le *Bijou Perdu*, les *Dragons de Villars*. — Enfin mardi, l'indisposition de M. Beuzin étant terminée, nous avons eu la première représentation de *Joseph*, opéra en trois actes, paroles d'Alexandre Duval, musique de Méhul, avec la tyrolienne.

GYMNASÉ. — Nous sommes toujours au milieu des mariages. Les *Invalides du mariage* viennent de remplacer mardi les *Mariages d'aujourd'hui*, et cette nouvelle pièce se donne avec le *Mariage de raison*.

VAUDEVILLE. — Le succès de *Nos Intimes* continue, la foule s'y presse, les recettes sont au maximum; nous ne pouvons plus rien dire de l'œuvre. Félix, M^{lle} Fargueil, la tragédienne; Pierson l'ingénue; Léonie Leblanc, adorable en dépit de son rôle; Chaumont, un interprète soigneux et zélé, et chacun des autres artistes de cette excellente troupe montrent tous des qualités éminentes.

VARIÉTÉS. — Les *Mille et un Songes* attirent toujours le monde; à sept heures on est gêné dans la salle, à huit on ne peut plus s'y asseoir. Le Parisien aime les revues, il vient là jouir de la plus splendide mise en scène qu'on puisse voir: à peine l'Opéra ferait-il mieux que MM. Cogniard, les artistes sont bien au-dessus des rôles qu'ils ont à interpréter.

Le *Monte-Christo* vient de reparaitre. Nous n'avons pas besoin de faire l'éloge de cette nouvelle publication d'Alexandre Dumas; ce nom seul est garant du succès qui l'attend. Il n'est du reste pas un seul des anciens lecteurs du *Monte-Christo* — et Dieu sait si le nombre en était grand — qui ne veuille lire la nouvelle feuille qui est riche de promesses, et tout le monde sait qu'Alexandre Dumas est homme à tenir ce qu'il promet.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.